



# Du sang sur mes mains, parce que je me souviens

Benoît Giuseppin





*Du sang sur mes mains, parce que je me souviens*

---

**J'**ai du sang sur les mains parce que je me souviens. Et le rap de Cypress Hill dans les oreilles. L'iPod hoquette scansions et rythmes syncopés. Le son m'isole, il me préserve de la réalité de mon acte. Il m'a permis de frapper sans penser à rien. Combien de fois ai-je abattu cette pierre sur ton visage? Combien de coups pour te tuer? Combien pour te défigurer?

Et combien de temps avant que la barrière musicale ne cède, que la bulle de protection qu'elle crée n'éclate devant cette couleur insoutenable? Le sang qui coule sur les pavés de l'allée. Magma lent et inéluctable.

C'est maintenant que je dois réfléchir. Avant de paniquer. Avant de régesser. Il me faut choisir : rester ou fuir. Je n'irais pas bien loin, je le sais, même en retrouvant mes réflexes. Alors je vais assumer. Je vais m'asseoir là et attendre. J'ai assez de morceaux pour patienter plusieurs heures. Mais on m'aura trouvé avant. La question est : *qui* me trouvera? De ça dépendront beaucoup de choses. Ma vie – en sursis – ou ma mort – immédiate.

Quoi qu'il en soit, je peux déjà entendre le voisinage caqueter. *Qui aurait cru ça de lui? Un si gentil garçon... Ce qui passe par la tête des jeunes, de nos jours... Il a à peine quinze ans, vous vous rendez compte?*

Ce n'est pas censé arriver ici, n'est-ce pas? Pas dans ce genre de quartiers. J'avais tout ce que je voulais. Une vie aisée. Une mère attentionnée. Un père complice. Une petite sœur charmante. Et des amis. Tout ce qui fait une existence idéale, hein?

Il y a une semaine, un jour même, je n'aurais jamais cru pouvoir accomplir un tel acte. Je dois me laver les





*Benoît Giuseppin* 

---

mains. Je comprends mieux pourquoi il m'arrivait de te haïr viscéralement. Sans me l'expliquer. Et pourquoi j'abhorrais cette couleur. J'ai pleuré quand j'ai reçu ce camion de pompiers à ce lointain anniversaire. Je ressentais un étrange sentiment d'étouffement face aux pères Noël qui envahissaient les rues en décembre. Le ketchup et le jus de grenadine, je les vomissais.

Tu le savais. Ou tu l'as oublié, dans ton excitation. « Hey, Tommy, viens donc un peu par ici... » Tu aurais dû être plus prudent. Et tu ne baignerais alors peut-être pas dans cette mare qui s'écoule de toi, à quelques mètres de ta Ferrari F430 Spider flambant neuve, devant ta villa à 1 400 000 \$, avec piscine et terrain de 1800 m<sup>2</sup>. Tu es comme ça, tu zappes, comme souvent quand il ne s'agit pas de toi – ou de tes affaires, ou de ta réputation.

Maintenant tu n'es qu'un pantin inerte. Tes lunettes noires, brisées et tordues, ont volé dans le parterre de fleurs. Elles ne t'iraient plus, de toute manière. Ton visage est détruit. Méconnaissable. Mais c'est bien toi : gourmette en or, chemise ouverte, bermuda, et le reste de ta panoplie ringarde.

Un cosmos vermeil s'échappe de ton crâne et se répand. Univers en expansion. Quelques dents forment une constellation étrange. Dans mes mains, le météore qui a mis fin à ton monde. Pierre rougie, poisseuse. Je la lâche.

Ma main se porte machinalement à la chaîne autour de mon cou. Mes doigts la triturent, à la recherche de quelque chose qui n'y est pas. Geste mécanique – je n'ai jamais rien porté là.

*à suivre*

